

**SŒUR MARGUERITE PEREMOND**  
**DÉCÉDÉE A L'HOPITAL EUROPÉEN D'ALEXANDRIE (ÉGYPTE),**  
**LE 19 JUILLET 1893, AGÉE DE 72 ANS ! 53 DE VOCATION.**

Notre chère sœur Péreymond, née à Riom-ès-Montagne, en Auvergne, le 20 février 1821, puisa au sein d'une famille chrétienne la foi inébranlable et les vertus solides qui devaient la distinguer au service du Seigneur.

Sérieuse et réfléchie dès ses jeunes années, elle ne connut pas les amusements puérils, et dans son adolescence elle montra une maturité qui faisait pressentir ce qu'elle serait dans la suite.

Elle travaillait et priait en attendant le moment de se donner à Dieu, lorsqu'une circonstance providentielle l'avertit que l'heure de quitter sa famille avait sonné. Son frère, déjà membre de la Congrégation de la Mission, eut une lumière particulière sur la vocation de sa sœur, pendant son oraison. Convaincu des desseins de Dieu, il vint lui-même demander le consentement de son père, qui, ayant, déjà donné deux fils à l'Église, ne pouvait se résigner à laisser partir sa fille.

Grâce à cette intervention, Marguerite Péreymond obtint presque aussitôt l'autorisation désirée, et alla postuler à Paris. Dès lors, son amour de notre état ne fit que grandir, et il n'y eut jamais de partage dans son cœur. Quoiqu'elle aimât tendrement ses parents, elle fut toujours d'une grande réserve dans les témoignages de son affection ; cette conduite, loin de diminuer l'estime de sa famille, l'augmenta, et, plus tard, les nièces de ma sœur Péreymond suivirent son exemple, sans qu'elle n'eût jamais rien fait pour les attirer.

Après sa prise d'habit, cinq années passées à l'hospice des Ménages, à Paris, préparèrent notre chère sœur à une nouvelle mission ; presque au lendemain de ses vœux, elle partit pour Alexandrie. L'hôpital européen, où elle arriva en 1846, n'était établi que depuis quelques années. Quatre sœurs seulement le desservaient, et les privations qui accompagnent une fondation se faisaient vivement sentir. Elles n'effrayèrent pas ma sœur Péreymond, qui allait à Dieu avec cette plénitude de cœur et de volonté qui caractérise les vraies épouses de Jésus-Christ.

« Quand elle nous fut envoyée, dit une de ses compagnes, nous supportons péniblement l'organisation de l'hôpital, tenu par des laïques et des infirmiers arabes. Une sœur aimant la vie de sacrifice et de dévouement était vivement désirée. En voyant ma sœur Péreymond, je compris que nos prières avaient été exaucées. Son air modeste et simple me toucha ; je vis bientôt qu'elle ne cherchait que Dieu ; et, pendant quarante-sept ans, j'ai pu me convaincre que je ne m'étais pas trompée. Je lui demandai si nos bons Supérieurs lui avaient désigné l'office de la cuisine : « Non, dit-elle, mais je suis prête à tout. » Elle le prouva en se mettant résolument à l'œuvre et en se livrant à son rude travail pendant sept ans, sans laisser paraître sa secrète répugnance et les défaillances de sa santé : tremblant de la fièvre, elle continuait sa tâche, se réservant le plus pénible pour me soulager. Si une occasion de prendre un

peu de repos se présentait, elle offrait à ses compagnes de les remplacer, et pendant leurs maladies elle les entourait de prévenances. Enfin, il semblait toujours que lui demander un service c'était l'obliger. »

Ma sœur Grouhel et ma sœur Chaise apprécièrent successivement les bons services de cette généreuse fille de la Charité, qui fut au comble de ses vœux quand on lui confia une salle de malades. « Son esprit de foi lui faisait découvrir en chacun d'eux un membre souffrant de Jésus-Christ, et le respect et la douceur avec lesquels elle les traitait montraient assez les sentiments de son âme. » Jour et nuit elle volait à leur chevet, quelque dangereux lui fût le mal. Petite vérole, typhus, choléra, rien ne diminuait sa charité empressée ; plus la besogne était répugnante, plus elle y mettait de cœur ; elle obtint même la permission de soigner les malades atteints de la peste qui venait de se déclarer en Égypte.

Son obéissance la rendait capable des missions les plus délicates, et si une communication devait être faite à un médecin, ou une observation adressée à un malade, c'était toujours ma sœur Vincent qui en était chargée. Aussi ma sœur Chaise, appelée à Paris et sachant bien qu'elle pouvait compter sur un tel, dévouement, chargea ma sœur Péreymond de la remplacer pendant son absence. Celle-ci était loin de se douter alors qu'elle faisait l'apprentissage de la tâche qui allait devenir la sienne. Toujours avide d'une plus complète immolation, elle avait demandé la Chine, et devait faire partie du prochain départ sous la conduite de M. Rouget. Aussi sa soumission ne fut-elle jamais plus méritoire qu'au moment où les Supérieurs lui demandèrent le sacrifice de la Chine pour prendre la conduite de l'hôpital européen.

« Nous avons beau lui promettre une entière soumission, disent ses compagnes, rien ne pouvait adoucir sa peine. Elle ne se résigna qu'après avoir obtenu une assistante, ce qui lui permettait de se dévouer à ses chers malades comme par le passé, et de ne rien changer à ses habitudes. » Espérant sans doute aussi que sa résignation monterait vers Dieu comme une prière incessante pour la conversion des infidèles, notre chère sœur se montra plus que jamais infatigable dans l'exercice de la charité. « Elle était chargée de la conduite depuis peu quand j'arrivai à Alexandrie, écrit une sœur, elle me frappa par son oubli d'elle-même et son grand cœur qui cherchait sans cesse les moyens d'améliorer la position de nos chers malades. L'hôpital, à cette époque, était bien restreint, il fallait improviser des lits dans les corridors, sur des canapés, dans tous les coins. Aussitôt après le déjeuner, ma Sœur venait faire le ménage dans les salles, et quoique je fusse jeune et douée d'assez d'énergie, j'avais de la peine à imiter son activité au travail. Elle m'aidait à vider les paillasses et à les remplir de maïs ; la sueur et la poussière nous mettaient les bras et les mains dans un état qui ne nous permettait pas d'éponger la sueur qui ruisselait sur nos visages ; pour me soulager, je secouais la tête de temps en temps, mais ma Sœur ne pensait pas à elle. D'autres fois, elle récurait les écuelles d'étain, lavait les corridors ou pliait la lessive. On trouvait alors difficilement des infirmières, et, si j'avais besoin de secours, j'allais la chercher. Les malades demandaient quelquefois : " Mais où est donc la supérieure ? on ne la voit jamais ? » Et ils étaient tout étonnés quand je leur répondais : « Mais elle fait votre lit tous les jours ! » C'était elle encore

qui remplaçait la sœur de la cuisine pendant sa retraite, et, si elle me priait de l'aider, loin de se rebuter de ma maladresse, elle en riait de bon cœur et en égayait les récréations.

Enfin on se décida à construire un hôpital plus grand, et l'administration, pleine de confiance en ma sœur Péreymond dont elle savait apprécier le jugement droit et la simplicité, la consulta souvent. Cette entente fut suivie du meilleur résultat : l'édifice se trouva bien en rapport avec les besoins des pauvres.

Les quatre ailes s'élevèrent peu à peu, à mesure que les vice-rois d'Égypte et les bienfaiteurs envoyèrent des dons. Mais, tout en veillant sur cette construction, ma sœur Péreymond ne négligeait pas nos chers maîtres, elle continuait à les soigner, à les encourager. Quatre fois elle fut témoin des ravages du choléra, et elle entourait ses victimes des soins les plus maternels ; il était touchant de la voir les soulever, leur donner à boire, leur rendre les services les plus bas. Descendant dans tous les détails de la surveillance, cc chaque jour, dit une sœur, elle allait à la cuisine pour se rendre compte de ce qui était préparé ; souvent elle le goûtait, et les jours de fête elle se réjouissait du petit régal offert à nos malades. Ils profitaient de l'heure où ma Sœur suivait la visite des médecins pour exprimer leurs désirs, qu'elle aimait du reste à prévenir en proposant aux plus dégoûtés ce qui pouvait leur faire plaisir. Nos sœurs devaient dire si un malade demandait une chose extraordinaire" : Elle allait elle-même le commander" et si l'on objectait que c'était coûteux, elle répondait : « N'importe, nous payerons le surplus. » Combien de fois elle interrompait son sommeil pour accueillir un blessé et demeurer auprès de lui aussi longtemps qu'il avait besoin de ses soins. Elle recevait toujours elle-même les arrivants ; mais si c'était une pauvre femme rongée par la vermine qui se présentait, il semblait que ce fût son lot favori : elle la portait au bain et nettoyait ses plaies avec les plus délicates attentions.

Désireuse de procurer aux pauvres d'utiles servantes, ma sœur Péreymond s'appliquait à former les sœurs au soin des malades, et des échos touchants de la reconnaissance qu'elles lui ont vouée sont parvenus jusqu'à nous. « J'arrivai à Alexandrie, écrit une sœur, en disant que je ne serais bonne à rien, mais ma Sœur me promit de me former et elle m'encouragea doucement.

Placée dans une salle, le souci que me donnaient mes chers maîtres chassa la frayeur, et une occasion de me vaincre complètement me fut bientôt ménagée. Pendant une épidémie de petite vérole et après un cas des plus graves un malheureux mourut ; craignant la contagion pour les infirmiers, ma Sœur ne voulut pas qu'ils s'en approchassent, et elle me dit : « Ayez courage et venez avec moi ; » puis, prenant un grand morceau de toile, elle ensevelit le mort avec une modestie et un esprit de foi qui m'émurent profondément."

« Elle tenait beaucoup, dit une autre, à ce que je rendisse aux malades tous les "services qui étaient en mon pouvoir : « Rappelez-vous que vous êtes leur servante, ne voyez que Dieu en eux, et tout vous paraîtra facile. Attachez-vous surtout aux plus rebutants, et ne refusez jamais ce qu'ils demandent, car c'est par la douceur que l'on gagne les âmes. »

Les exemples venaient souvent à l'appui des conseils, ainsi on surprenait ma sœur mettant toute seule dans le cercueil et couvrant de chaux une victime du choléra ; nous ne le sûmes qu'au moment où, presque asphyxiée, elle fut forcée de demander du secours. Il est impossible de compter le nombre d'ensevelissements qu'elle a faits jusqu'à sa mort. "

Un des plus beaux fruits de l'amour de Dieu est le zèle du salut des âmes.

Notre chère sœur montra souvent combien elle les aimait, mais particulièrement dans une occasion difficile où, comme le Sauveur, elle courut après la brebis égarée. C'était à la suite du choléra ; on croyait le fléau disparu sans retour, et ma sœur Péreymond, pour se remettre de ses fatigues, faisait retraite annuelle, longtemps différée, lorsqu'on vient l'avertir qu'un médecin français est atteint du choléra. Elle part immédiatement avec une compagne et se rend à l'hôtel où se trouve le moribond, entouré de protestants. Elle demande à lui parler. On objecte que la vue d'une sœur peut le frapper. Elle insiste. Heureusement les membres de la commission ont fait des études à l'hôpital européen. Ils estiment ma sœur Péreymond et ils n'osent persister dans leur refus. Introduit alors auprès du malade, elle lui parle de la gravité de son état, de sa mère qui sera heureuse d'apprendre que son fils a agi en fervent catholique ; elle le presse de ne pas lui refuser cette consolation, elle parvient à le convaincre et à lui faire accepter les secours de la religion. Mais le plus difficile est d'amener un prêtre.

Notre chère sœur n'hésite pas ; elle va le chercher elle-même et après maintes difficultés le fait entrer dans la chambre, dont elle garde le seuil pendant qu'il remplit son ministère. L'entourage du malade trouve le temps long ; on trépigne, on se promène avec impatience de long en large devant une barrière qu'on n'ose franchir, et ma sœur Péreymond égrène pieusement son chapelet. Cette prière porta son fruit, le prêtre sortit laissant son pénitent en de bonnes dispositions, et il mourut en chrétien quelques heures plus tard.

Cette bénédiction ne fut pas la seule que recueillit notre chère sœur ; le secours du Ciel l'accompagnait visiblement et elle se trouvait toujours à la hauteur, non seulement de sa tâche quotidienne, mais encore des circonstances extraordinaires que les guerres ou les épidémies faisaient souvent surgir dans ce grand hôpital d'Alexandrie. En 1862, on y recevait tous les deux mois de nombreux soldats atteints de la dysenterie, suite funeste des privations et des fatigues subies en Chine ; ils étaient aussi malades de cœur que de corps, inconsolables de mourir si près de la France, sans revoir la patrie et la famille.

La construction de l'hôpital n'était pas achevée, et ma sœur Péreymond devait se multiplier pour organiser des salles ; elle ne s'arrêtait pas une minute, et quand ces pauvres gens étaient installés, elle les consolait avec une tendresse de mère, pleurant avec eux et les disposant au dernier passage.

Les événements douloureux de 1870 à 1871, qui entravèrent partout nos œuvres, n'interrompirent pas les entreprises charitables de l'infatigable fille de la Charité ; le 19 juillet 1871, peu de temps après la bénédiction d'une nouvelle chapelle, l'ancienne était transformée en asile pour les vieillards, et le cœur de la servante

des pauvres débordait de joie en offrant ce bouquet de fête à notre bienheureux Père.

Les massacres, le bombardement, l'incendie et le pillage qui couvrirent de sang et de ruines la ville d'Alexandrie en 1882, permirent de constater jusqu'où notre chère sœur poussait l'oubli d'elle-même, l'énergie et surtout la confiance en Dieu. L'hôpital européen devint l'asile d'un grand nombre de pauvres réfugiés : les sœurs de la maison de Saint-Joseph s'y abritèrent avec leurs enfants, ainsi que plusieurs missionnaires, médecins et administrateurs. Il fallut organiser la défense, veiller à l'ordre, aux approvisionnements pour 400 personnes, sans compter le personnel ordinaire. S'affligeant des maux d'autrui, oubliant les siens, ma sœur Péreymond, malgré ses jambes et ses pieds enflés, était debout jour et nuit, et par son courage elle ranimait les pusillanimes. On était au milieu d'une mer de sang et de feu, le péril était immense ; « les maisons, dit une sœur, brûlaient autour de nous, les charbons embrasés tombaient dans les cours et une bombe énorme pénétra dans le dortoir, heureusement désert ; elle brisa les meubles et se réfugia dans un matelas. Si elle avait éclaté, l'hôpital était en partie détruit. A cette grâce de préservation s'ajouta un autre signe de la protection divine : le vent chassa constamment les flammes de l'incendie du côté opposé.

Cependant tout reposait sur ma sœur Péreymond, jusqu'à l'entrée de l'hôpital que lui avait confiée l'administration. Un soir, quelques bons catholiques qui avaient demandé d'être reçus pour sauver leur vie étaient attendus. A onze heures de la nuit on frappe à coups redoublés. Notre chère sœur croit ouvrir la porte aux malheureux réfugiés, mais c'est un grand soldat arabe demandant du collyre pour les yeux. On lui dit de revenir le lendemain. Le musulman insiste, et son œil scrutateur cherche à se rendre compte des lieux, Comprenant alors le danger, notre chère sœur invoque intérieurement la sainte Vierge, et d'une main vigoureuse elle repousse l'Arabe et referme la porte. Par cet acte de courage, elle venait de sauver la vie aux réfugiés. On avait en effet aperçu par une fenêtre des malfaiteurs accroupis le long des murs et n'attendant qu'un signal pour envahir et piller l'établissement. Une autre fois, pendant ces jours néfastes, ma sœur Péreymond assistait à une inhumation dans le jardin de l'hôpital ; entendant des coups violents à la porte extérieure, elle s'adresse au prêtre et s'écrie : « Mon Père, je vous quitte, je veux aller mourir avec nos sœurs ! »

Entraînées par de tels exemples, celles-ci, écrit un missionnaire, faisaient l'admiration des Européens réfugiés comme nous à l'hôpital : « Vraiment, disaient-ils, elles sont plus fortes et plus courageuses que nous. »

L'ordre de la journée n'était en rien troublé par les épouvantables circonstances dans lesquelles nous nous trouvions ; elles vaquaient à leurs occupations sous les bombes, ou en face de l'incendie, comme si elles n'avaient eu rien à craindre.

Après ces jours de terreur et de ruines, la charité de ma sœur Péreymond allait encore trouver à s'exercer. De nombreux blessés se présentèrent, et une quantité d'affamés demandèrent du pain ; malgré une santé épuisée par de si grandes épreuves, cette digne fille vint au secours de toutes les misères, excitant l'admiration des administrateurs. On aimait à faire passer par ses mains les dons destinés aux pauvres, et chaque mois et en faisait la répartition. Ici, le loyer d'une vieille femme

était payé ; là, une famille était arrachée au désespoir ; ou bien des journées d'hôpital arriérées étaient acquittées, et un autre malade pouvait y prolonger son séjour. Soulager les pauvres, était l'unique ambition de notre chère sœur. On le savait, aussi, à l'occasion de sa cinquantaine, un des médecins lui offrit pour les malheureux une bourse d'or, et l'Administration accepta de conserver un jeune insensé à l'hôpital jusqu'à la fin de sa vie. Si un regret se mêlait à la joie qu'elle éprouvait en faisant l'aumône, c'était que les hommes en fussent les témoins : « Je vous en prie, ne parlez pas de telle bonne œuvre, disait-elle à une compagne, il suffit que Dieu la connaisse. Je ne voudrais pas ramasser une paille pour plaire à une créature, ce serait trop ravalier une épouse de Notre-Seigneur ! »

Animée de pareils sentiments, ma sœur Pereymond ne pouvait que refuser avec une noble fierté toute espèce de récompenses honorifiques. Après les événements de 1882, la reine d'Angleterre lui fit écrire par lord Gladstone. Le ministre anglais à Alexandrie ayant admiré, comme tant d'autres, le courageux dévouement de la supérieure de l'hôpital européen, lui offrit de la part de la reine Victoria, une médaille en or, mais voici la belle réponse que notre chère sœur lui adressa :

*Monsieur le Ministre,*

*Apprenant la haute bienveillance dont Sa Majesté la reine d'Angleterre daigne nous honorer en voulant reconnaître par l'offrande d'une médaille d'or les petits services que nous rendons aux pauvres malades et infirmes, je m'empresse de recourir à Votre Excellence pour assurer Sa Majesté de notre profonde gratitude pour cet honneur insigne, et lui faire agréer que, nous étant entièrement données à Dieu pour le service des pauvres, et n'ayant d'autre ambition que de le servir jusqu'au dernier soupir de notre vie, nous n'avons fait que notre devoir en demeurant à notre poste et en faisant tout ce qui a pu dépendre de nous pour leur soulagement. Il ne conviendrait donc nullement qu'après avoir renoncé à tout dans ce but, nous recevions cette marque de distinction, dont nous reconnaissons cependant tout le prix ; mais nous supplions humblement Sa Majesté de vouloir bien accueillir nos humbles excuses, et de daigner substituer à un honneur que nous ne pourrions en aucune façon accepter, le secours de sa haute protection et de sa munificence royale pour nous aider à poursuivre efficacement le bien déjà commencé.*

*Veuillez agréer, Monsieur le Ministre, l'expression du très profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, de Votre Excellence, Monsieur le Ministre, la très humble servante.*

### **LA SUPERIEURE DE L'HÔPITAL D'ALEXANDRIE**

Elle ne put prévenir aussi heureusement les intentions du gouvernement français et celles du vice-roi d'Egypte, et ce furent de véritables croix qu'elle reçut le jour où elle dut subir la décoration de la Légion d'honneur et l'Etoile du Khédive.

Sa vertu, profondément blessée dans de semblables circonstances, semblait chercher une revanche dans les occasions de s'abaisser. Tantôt la digne sœur servante s'humiliait devant la Communauté à la suite d'une réprimande, cependant très juste adressée à une sœur ; tantôt elle demandait à une autre la

permission de se servir de sa compagne ; et si, pendant la longue et douloureuse maladie qui termina sa vie, la souffrance lui arrachait une plainte un peu vive : « Je vous ai fait de la peine, n'est-ce pas, disait-elle à son infirmière ; allons, venez que je vous embrasse ! » Aussi longtemps que les forces avaient servi son courage, les plus humbles travaux, comme nous l'avons dit, avaient fait ses délices ; en dehors des soins qu'elle rendait aux malades, elle s'était réservé le ménage du réfectoire, de la chambre de communauté, etc. « Je m'offris pour remplir cette tâche, dit une sœur, mais elle ne voulut jamais me la céder, disant que c'était son office, et si elle était interrompue dans ce travail, ce qui arrivait souvent, elle ne souffrait pas qu'on l'achevât. Il n'y avait aucune différence entre notre bonne sœur servante et la plus jeune des compagnes, elles travaillaient également. » - « Je ne tarirais pas, ajoute une autre, sur son humilité, sa simplicité, sa mortification, son amour des Règles, il est impossible de rappeler tout ce qu'elle a fait pour cet hôpital européen, dont toutes les pierres ont passé sous ses yeux, où elle a tout organisé avec le concours de ses sœurs qu'elle savait si bien former à la vie de communauté et au service des pauvres. »

Nous tenterons cependant en résumant encore quelques remarques, de soulever la voile qui dérobaient l'action de ma sœur Péreymond dans le sanctuaire de la famille. « La pauvreté lui était si chère que son trousseau ne se composait que du strict nécessaire, et si nous voulions en remplacer les pièces usées en lui disant qu'elles n'étaient plus raccommodables : « Essayez encore, répondait-elle, il faut savoir pratiquer la pauvreté dans toute son étendue. » Je la vois toujours avec son tablier composé de je ne sais combien de morceaux ; et je me disais tout bas : « C'est bien la fille de la pieuse Louise de Marillac. »

Tout en s'accordant peu à elle-même, ma sœur Péreymond savait être véritablement mère pour ses compagnes, surtout pour celles qui souffraient. « Je le sais par expérience, écrit une sœur ; je la priai une fois de demander mon changement à cause de mon peu de santé, elle m'embrassa et m'assura qu'elle n'aurait jamais une pareille pensée. Lorsque des sœurs débarquaient sur le sol étranger, il semblait qu'elle voulût leur faire oublier les sacrifices accomplis et leur prouver combien on est heureux de tout quitter pour Dieu. » J'arrivais malade et j'appréhendais l'impression que je produirais sur ma nouvelle sœur servante ; mais je fus toute surprise quand elle m'accueillit à bras ouverts, s'informa de ma santé dans les plus petits détails, et me dit avec bonté : « Enfin vous voilà chez nous ! vous m'avez coûté assez de pas ! Nous allons bien vous soigner et dans quelques jours vous serez mieux. Elle faisait notre lit, me choyait comme une bonne mère, et si je me laissais aller à la tristesse, elle me défendait de m'inquiéter et ne laissait jamais paraître son regret d'avoir reçu une si faible ouvrière, au lieu d'une sœur forte qu'elle avait demandée pour la cuisine. »

Ma sœur Péreymond ne se serait pas permis une plainte en pareille circonstance, parce qu'elle avait le plus religieux respect pour les décisions des Supérieurs, et qu'elle leur était attachée comme la fille la plus aimante et la plus dévouée. Il n'y avait presque pas de conférences ou de répétitions d'oraison où elle ne recommandât de prier pour eux. « Oh ! nos sœurs, s'écriait-elle, que leurs charges

sont lourdes ! Allégeons-les par notre entière soumission. » Arrivait-il un ordre pénible, comme le rappel d'une bonne compagne, elle arrêta tout murmure. « Si vous ne savez pas faire un sacrifice pour la Communauté, disait-elle à ses sœurs, vous n'êtes pas dignes d'en faire partie ! » Aussi, fallait-il rendre un service à la double famille, aucun sacrifice ne lui coûtait, et sa plus grande peine était de voir une âme chanceler dans une vocation qu'elle préférait à la vie. Ma sœur Péreymond employait tous les moyens en son pouvoir pour affermir ses chères compagnes et pour les conduire à la perfection. Elle répétait souvent : « Nos sœurs, attachez-vous à Dieu et à votre vocation, tout le reste n'est rien ! » Elle les pressait de s'entre-chérir comme de véritables sœurs en Notre Seigneur, et elle donnait l'exemple d'une affection sans partialité. Attentive à redresser les défauts, ma sœur Péreymond le faisait avec mi tact qui touchait les cœurs. « J'avais un caractère très vif et volontaire, j'ai été souvent reprise, dit une sœur, mais c'était avec tant de droiture et de bienveillance que je restais ensuite pénétrée de reconnaissance. » Son seul désir était que nous fussions ferventes, elle nous y excitait sans cesse : « Soyez recueillies ; parlez beaucoup à Dieu et peu aux créatures ; » Et si nous nous oubliions, son regard, sa voix nous rappelait la Règle : « Qu'il faut être peu réfléchies pour dérober à Notre-Seigneur le temps réservé à s'entretenir avec Lui ! ... Nous nous plaindrons ensuite de son silence dans l'oraison ? Cherchons-en la cause dans notre peu d'amour, et rappelons-nous qu'il faudra expier en purgatoire nos infidélités. » Elle tenait à nous inculquer l'esprit de foi et d'obéissance. Un des médecins de l'hôpital partant pour l'Europe, ma sœur nous invita à nous réunir pour le saluer ; mais retenue par un pansement, je n'osai me présenter seule et je restai à mon office. Ayant fait connaître à ma sœur le motif de mon absence, elle me répondit sur un ton pénétré que je n'oublierai jamais : « Je ne comprends pas qu'on puisse hésiter à remplir un désir ou un ordre émanant de l'autorité. Cela ne m'est jamais arrivé. » Ces paroles m'ont aidée depuis à éviter bien des fautes !

Les exhortations que ma sœur Péreymond adressait à ses compagnes pour les exciter à la conquête du ciel, devaient être couronnées par un bel exemple de soumission à la volonté de Dieu. A la suite d'une attaque, notre chère sœur resta paralysée trois ans et demi. Sa main gauche privée de vie ne lui permit plus aucun travail, et elle dut se résigner à une immobilité presque complète, ne pouvant plus se remuer sans le secours d'un bras. Dieu seul sait ce qu'il en coûta à cette nature ardente et agissante ! Le fauteuil roulant où la chère malade passait une partie du jour à recevoir le personnel de l'hôpital et tous ceux qui recouraient à elle, devint comme une chaire d'où descendirent à chaque heure des leçons d'admirable résignation. Plus le Seigneur éprouvait cette âme, plus elle l'aimait, et elle disait agréablement : « Si c'était un autre que Lui qui m'envoyât tant d'afflictions ! je pourrais me fâcher ; mais, depuis plus de cinquante ans je suis au service de ce bon Maître, et je ne me suis jamais brouillée avec Lui, il est trop tard pour commencer. Qu'il fasse de moi ce qu'il voudra ! ... » Jalouse de servir les pauvres jusqu'à la fin, elle cherchait encore à se rendre utile, se faisant porter dans le corridor pour surveiller les entrées et les sorties ; et si une légère amélioration le lui permettait, elle gagnait, avec une peine inouïe, les salles de l'hôpital appuyée sur une compagne, pour porter à chaque malade une bonne parole. C'était dans les plaies du Sauveur et au banquet sacré qu'elle puisait sa force.



Chaque jour, avec une croix indulgenciée, elle méditait les stations du chemin de la croix, et on ne pouvait voir sans émotion avec quel amour elle baisait les plaies de Notre-Seigneur. Les jours de communion elle se levait à quatre heures, et, malgré ses infirmités et soixante-trois marches à descendre péniblement, elle était à la chapelle pour commencer la prière du matin. Le bon Maître récompensa cette générosité en donnant la paix la plus consolante à sa fidèle servante. Un mois avant de quitter la terre elle pouvait dire : « Si je meurs subitement, ne vous tourmentez pas ; je me prépare et je n'ai rien qui me fasse de la peine ! »

Pendant les derniers jours de sa vie, elle édifia encore davantage. Les souffrances qu'elle endurait et qui arrachaient quelques gémissements à la nature, n'empêchèrent pas la pieuse mourante de prier continuellement. Le 18 juillet, elle désira se confesser et reçut les derniers sacrements avec sa piété ordinaire. Un peu après minuit, M. le Supérieur de la Mission lui apportait de nouveau la sainte communion, et à l'heure où commençait l'office de la fête de saint Vincent, ce bienheureux Père venait chercher celle qui avait été si réellement sa fille.

La mort de ma sœur Péreymond fut un deuil pour toute la ville d'Alexandrie ; les funérailles de l'humble servante des pauvres ressemblèrent à un triomphe. Tous les rangs de la société y furent représentés, et le consul de France, président de l'administration de l'hôpital européen, se fit ainsi l'interprète de tous ceux que notre chère sœur avait secourus, soignés et consolés : Quelle admirable existence, toute de dévouement et de charité, que celle de ma sœur Péreymond !

Depuis un demi-siècle bientôt, elle se dévouait à ceux qui souffrent, leur prodiguant ses soins et les soutenant de ses consolations. Elle a, traversé toutes les épidémies, elle a assisté à de récents événements avec ce calme, cette confiance, cette énergie qu'elle puisait dans le sentiment du devoir chaque jour accompli. Cet hôpital était comme son œuvre, elle l'avait transformé, amélioré, embelli. Elle n'avait qu'un regret, c'était de ne pouvoir disposer de ressources suffisantes pour développer cet établissement. C'était là sa préoccupation constante ; elle eût voulu rendre à chacun ce séjour plus doux, et naguère, bien qu'affaiblie par la souffrance, elle m'entretenait de ses projets, et nous devions y travailler ensemble ... J'ai su comme mes prédécesseurs et mes collègues apprécier la fermeté, la douceur, l'énergie, le tact dont elle faisait preuve dans sa direction. Ses conseils vont nous manquer, mais son souvenir ineffaçable est là pour nous guider.

Dieu a jugé que sa mission sur la terre était terminée, et comme pour lui donner une dernière joie ici-bas, il l'a appelée à Lui le jour même de la fête de saint Vincent de Paul, anniversaire que toujours elle voulait voir célébrer au milieu d'une douce et pieuse joie. Son âme a maintenant rejoint celles de ces nombreuses Filles de la Charité mortes à la peine, ou tombées sur le champ de bataille ...

Voulant à son tour rendre hommage à la servante des pauvres, le médecin en chef de l'hôpital écrivit à notre très honoré Père la lettre suivante.

*Monsieur le Supérieur général,*

*Nous sommes encore, sœurs, administrateurs, médecins, plongés dans la douleur que nous a causé la mort de la Supérieure de l'hôpital européen d'Alexandrie. Personnellement, mes regrets sont d'autant plus vifs que, connaissant la sœur Péreymond depuis trente-six ans, et ayant assisté pas à pas à l'accomplissement de son œuvre, je puis mieux que personne mesurer toute l'étendue de la perte que, nous avons faite ! Du reste, anciennes et nouvelles compagnes, vieux et jeunes collaborateurs, prêtres, religieuses et gens du monde sont unanimes à reconnaître qu'en la regrettée Supérieure brillaient trois qualités dominantes : une haute raison, une expérience consommée, une fermeté de caractère peu commune en même temps une grande bonté. A ces trois éminentes qualités sont dues l'attachement et le respect que lui portaient ses compagnes, la discipline parfaite, l'harmonie constante qui a régné dans la communauté, enfin la prospérité de l'établissement qu'elle dirigeait et auquel elle s'était attachée de toute son âme ....*

Ce concert s'élevant de toutes parts après la mort de notre regrettée sœur, tant de voix publiant des œuvres qu'elle eût voulu ensevelir dans l'ombre sont le triomphe de l'humble charité sur la terre. Mais que sont éloges humains comparés à la louange divine réservée à celle qui a si bien compris le mystère de Jésus-Christ caché dans le pauvre. « J'ai eu faim et vous m'avez rassasié, j'ai en soif et vous m'avez désaltéré, j'étais malade et vous m'avez visité, venez, la bénie de mon Père, partager le royaume qui vous a été préparé. »